

---

## Varlam Chalamov, témoin des bourreaux du Goulag

Elena Pavel

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1216>  
DOI : 10.4000/labyrinthe.1216  
ISSN : 1950-6031

### Éditeur

Hermann

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2002  
Pagination : 49-67

### Référence électronique

Elena Pavel, « Varlam Chalamov, témoin des bourreaux du Goulag », *Labyrinthe* [En ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1216> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.1216

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Propriété intellectuelle

---

# Varlam Chalamov, témoin des bourreaux du Goulag

Elena Pavel

---

- 1 Le gouvernement soviétique a longtemps nié l'existence de camps sur son territoire. Cet aspect inavouable des « lendemains qui chantent » en aurait certainement dérangé plus d'un quand, après la Seconde Guerre mondiale, l'Occident a largement condamné tout ce qui ressemblait, de loin ou de près, à une structure d'extermination.
- 2 Le système concentrationnaire était pourtant « justifié » par ses fonctions économiques – exploitation de fronts pionniers dans l'immense espace oriental de l'URSS – et idéologiques de rééducation par le travail<sup>2</sup>. En 1941, il comptait près de deux millions de détenus. En regard de cette réalité massive et de ces discours légitimants, le silence officiel sur la nature répressive du Goulag n'est que plus impressionnant. Il a bel et bien existé jusqu'en 1956, pour ensuite être remplacé par une structure fortement analogue<sup>3</sup>.
- 3 De nombreux témoins ont survécu à ces terribles années. Ils écrivent, dessinent, racontent, se souviennent. Le nom de leur bourreau, le camp dans lequel ils ont tant souffert. Varlam Chalamov (1907-1982) est l'un d'entre eux. En 1954, lorsqu'il commence ses *Récits de Kolyma*, il espère être publié rapidement. Mais comment imaginer qu'un ouvrage qui s'essaye à démonter tout le système concentrationnaire, pièce par pièce, puisse être mis à la portée de tous ? Car ce que Chalamov crie haut et fort, c'est qu'il existe des bourreaux en Union soviétique. Chacun de ses récits met en lumière une scène de vie dans les camps. Petit à petit, le décor se dessine, et le lecteur comprend comment ces hommes ont été amenés dans les camps pour mourir. Travailler, puis mourir.
- 4 Le témoignage de Chalamov est particulièrement intéressant pour l'historien du Goulag. Fils d'un prêtre orthodoxe, interdit à ce titre d'études universitaires, il suit avec intérêt la vie littéraire moscovite des années vingt, court les meetings, fréquente les bibliothèques, les cercles futuristes et constructivistes. En 1929, il est arrêté une première fois pour avoir diffusé le *Testament de Lénine*<sup>4</sup>. Libéré en 1931, il rentre à Moscou, où il compose ses premiers récits et poèmes. Le 12 janvier 1937, il est arrêté une seconde fois pour activité

trotskiste contre-révolutionnaire, et condamné à cinq ans de camp. En 1943, il passe à nouveau en jugement, et voit sa peine rallongée de dix ans.

- 5 Lors de sa seconde détention, Chalamov a connu les camps réputés les plus difficiles d'URSS, ceux de la Kolyma, région de Sibérie orientale dont les richesses minières et aurifères doivent être exploitées coûte que coûte<sup>5</sup>.
- 6 Dès son retour à Moscou, en 1953, Chalamov tient à témoigner de ce qu'il a vécu, et commence les *Récits de Kolyma*<sup>6</sup>. Il y dépeint le quotidien des détenus, ainsi que l'exacerbation des rapports humains qui caractérise l'univers concentrationnaire. De ce sombre univers<sup>7</sup> se dégage l'image d'un bourreau omnipotent. Mais qui est ce bourreau ? Est-ce un pervers engagé pour sa cruauté même ? Un novice qu'il faut former ? Ou encore un simple soldat, qui reproduit les gestes de ses chefs ? Chaque bourreau a ses propres méthodes, par ailleurs souvent illégales. Il se pose peu à peu en maître des détenus, craint et détesté de tous. Pour alléger sa tâche, il lui arrive parfois de déléguer le pouvoir de tuer et de torturer – fût-ce à la pègre.
- 7 Tous ces débordements, ces excès n'ont été possibles qu'avec l'approbation, voire l'aide des plus hautes instances de décision. Estimant que les « ennemis du peuple<sup>8</sup> », même détenus, continuaient de représenter un danger réel pour le régime, les dirigeants des camps ont autorisé les pratiques de surveillance et de répression les plus sévères.
- 8 Beaucoup d'hommes se sont laissé prendre au piège du pouvoir. En acceptant de participer activement au système de répression mis en place dans les camps, ces hommes se sont condamnés eux-mêmes. Nombreux sont ceux qui ont été broyés par la machine qu'ils ont contribué à mettre en place.
- 9 Les camps staliniens sont réputés pour leurs conditions de vie difficiles. Le taux de mortalité parmi les détenus<sup>9</sup>, ainsi que les nombreuses séquelles dont souffrent les survivants, soulignent la dureté du système répressif que le régime stalinien a mis en place. Seize heures de travail par jour, parfois par moins 50°, la malnutrition, les maladies et les mauvais traitements caractérisent le système carcéral soviétique. Dans les camps de la Kolyma, en Sibérie orientale, un autre phénomène vient perturber la vie des zeks<sup>10</sup> : le rapport à l'autre. Non seulement ils se craignent l'un l'autre, mais ils ont aussi à subir les coups de ceux qui règnent en maîtres dans cette zone de non-droit.
- 10 Les motivations du personnel des camps sont assez variées. Dans le cas de la Kolyma, certains s'exilent dans le Grand-Nord pour oublier un passé douloureux. D'autres, plus pragmatiques, convoitent un salaire qui, dans la région, est multiplié par trois. Initialement, ces hommes n'envisagent pas une carrière de bourreaux. Ils obéissent simplement à des ordres, que ce soit par peur ou par conviction. Certains s'adaptent rapidement à leur nouveau poste, tandis que d'autres, incapables de supporter la misère et le désespoir des prisonniers, préfèrent se faire muter.
- 11 Dans ses écrits, Chalamov dresse le portrait de plusieurs chefs de camps. À sa manière, il explique très bien ce qui pousse un homme à devenir un véritable bourreau. Il n'existe pas une figure précise du bourreau chez Chalamov. Le point commun de tous les tortionnaires décrits demeure cependant le plaisir qu'ils prennent à maltraiter, humilier ou faire souffrir les détenus. C'est notamment le cas d'un petit chef de camp que Chalamov nomme « l'ingénieur Kisselev »<sup>11</sup> dans ses récits. Cet homme aime par exemple rosser personnellement les détenus, et, lorsqu'il « n'arriv[e] pas à se calmer, [va] d'une baraque à l'autre à la recherche d'un homme qu'il pourrait impunément insulter, frapper et rouer de coups<sup>12</sup> ».

- 12 D'autres descriptions, nombreuses, rapportent la violence et la cruauté de cet homme. Chalamov souligne bien que le détenu n'a aucun recours, qu'il est à la merci de ses chefs, et dans le cas présent « à la disposition de Kisselev », dont il estime qu'il « surpassa tous les bourreaux dans son œuvre de tortionnaire. [...] Une soif de meurtre obscure et sadique hantait son âme<sup>13</sup> ».
- 13 Dans le cas de Kisselev, les raisons du comportement du bourreau sont claires : cet homme aimait faire souffrir les autres, dès avant sa mutation au camp. Son pouvoir en tant que chef d'une section quelconque du camp lui a simplement permis de laisser libre cours à ses instincts sadiques. Il sait pertinemment que personne ne trouvera à redire à ses agissements.
- 14 Chalamov évoque aussi le cas d'un autre chef chargé par ses supérieurs de recruter des travailleurs parmi les malades et les convalescents du camp<sup>14</sup>. L'homme chargé de cette tâche est le lieutenant Soloviov. Ce dernier  
avait tenu compte de la topographie quand il avait planifié son opération. Il fallait trouver [...] une tactique. Le lieutenant Soloviov était travaillé par son savoir militaire qui cherchait un exutoire dans ce jeu mortel où il gagnait à tous les coups, dans cette lutte contre le monde des détenus privés de tous droits<sup>15</sup>.
- 15 En observant le comportement de ces hommes, une question nous vient à l'esprit : est-ce bien le pouvoir dont ils disposent qui fait de ces hommes des bourreaux ? Pour Chalamov, c'est l'institution des camps qui contamine ces hommes, que « cet horrible pouvoir sur la vie d'autrui [a] irrémédiablement pourris<sup>16</sup> ». D'ailleurs, pour certains, « ici [à la Kolyma], [il y] a des conditions spéciales, une morale spéciale<sup>17</sup> ». Les hommes travaillant dans les camps sont habitués à leur pouvoir, ils sont « habitués aux libertés que donne la vie de soldat d'escorte, à ses particularités où le soldat est entièrement maître du sort des détenus<sup>18</sup> ».
- 16 La conception de la justice en Union soviétique durant la période stalinienne est assez particulière. Lorsqu'un citoyen soviétique est arrêté et mis en inculpation, le gouvernement exige de ce dernier qu'il signe des aveux déjà rédigés. De cette manière, le gouvernement justifie ses nombreuses inculpations<sup>19</sup> par une légitimité extorquée. Les moyens les plus divers sont mis en œuvre pour faire avouer ces « ennemis du peuple ». La méthode forte consiste à battre ou à torturer physiquement le « coupable »<sup>20</sup>. Cette pratique très efficace ne semble faire son apparition dans les camps qu'après le milieu des années trente. Elle est particulièrement employée dans la seconde moitié de l'année 1937, lors des premières purges internes au Goulag<sup>21</sup>. Pendant cette même année, les envois au Goulag augmentent de manière significative (en 1937, 700 000 détenus nouveaux furent envoyés dans les camps<sup>22</sup>), ce qui n'est pas sans conséquences car, selon Nicolas Werth, « l'afflux massif de nouveaux détenus désorganisa à un tel point la production cette année-là que sa valeur diminua de 13 % par rapport à 1936 ».
- 17 L'attitude de Chalamov dans les camps a toujours été sans reproche<sup>23</sup>. Humblement, il note n'avoir « jamais trahi ni vendu personne de toute [sa] vie »<sup>24</sup> ; en précisant aussitôt qu'il « ne sai[t] pas comment [il aurait] réagi si on [l']avait battu »<sup>25</sup>. Cet exemple montre bien que Chalamov, réaliste, sait que le NKVD<sup>26</sup> est capable de faire avouer n'importe quoi à n'importe qui. Les hommes dressés pour cette tâche sont en effet impitoyables : ils se sentent investis d'une mission, qui a pour but d'éradiquer les ennemis du régime stalinien. Lorsque la méthode musclée ne fonctionne pas, ces bourreaux ne se découragent pas le moins du monde. Par exemple, le prévenu Kipreiev, qui « supporta les

coups en se jetant sur son enquêteur-instructeur et en se faisant mettre au cachot, roué de coups<sup>27</sup> », ne se décide à signer ses aveux qu'au moment où l'enquêteur-instructeur le menace d'arrêter sa femme. Les autorités du camp sont, dans leur attitude, très soviétiques : elles jouent sans commune mesure sur le décalage entre les règles officielles et la pratique. En URSS, les grands discours et les nombreux plans ont toujours caché une organisation aléatoire et pragmatique. La plupart des grands chantiers ont été conduits dans l'improvisation la plus totale ; quant aux lois, elles répondaient souvent aux besoins du moment. Mais, vu de l'extérieur, tout était réglé comme du papier à musique. Au Goulag, officiellement, le détenu a des droits. Une législation est même prévue à cet effet. Cela dit, l'application de ces lois demeure très subjective. Un petit dialogue entre un enquêteur-instructeur et Andreïev<sup>28</sup>, à propos d'un cachot, montre jusqu'où peut aller le jeu des apparences. Entre mauvaise foi et sadisme<sup>29</sup>, le comportement des autorités montre comment la loi est détournée au jour le jour :

- « L'affaire » s'annonçait bien. Fiodorov [l'enquêteur-instructeur] était gai et enjoué.
- Vous voyez comme nous vous traitons. Pas un mot grossier. Notez bien que personne ne vous bat comme en 1938. Il n'y a aucune pression.
  - Et les trois cents grammes de pain par jour ?
  - Ce sont les ordres, mon cher, les ordres. Je n'y peux rien. Ce sont les ordres. La ration d'instruction.
  - Et la cellule sans fenêtre ? C'est que je deviens aveugle. Et puis il n'y a pas de quoi respirer.
  - Comment ça, sans fenêtre ? Ce n'est pas possible. La lumière doit bien passer quelque part.
  - Par la fente de la porte, en bas.
  - Vous voyez bien.
  - L'hiver, elle doit être masquée par la vapeur.
  - Mais nous ne sommes pas en hiver.
  - C'est vrai, nous ne sommes plus en hiver.<sup>30</sup>

- 18 Les truands font partie intégrante du monde concentrationnaire, dans lequel ils occupent une place à part. Nommés aussi « détenus de droit commun », par opposition aux détenus condamnés pour des raisons politiques comme Chalamov, ils sont décrits par celui-ci comme n'ayant ni morale ni scrupules. Beaucoup choisissent de collaborer avec les autorités. Les éléments qui seront mis en avant dans ce portrait sont propres aux *Récits de Kolyma*, car cette conception du monde de la pègre, nullement habituelle, va surtout à l'encontre de l'idéologie du régime, relayée par la littérature soviétique. Beaucoup d'écrivains, tel Gorki, valorisent l'image du voleur romantique au grand cœur, proche du peuple, dont Chalamov montre l'inanité. Et Michel Heller, dans un livre essentiel, rappelle que ces truands sont aussi une des causes principales de mortalité chez les détenus<sup>31</sup>. Bien plus que de couvrir les actes des détenus de droit commun, les autorités ont su les utiliser à leurs propres fins. 1937, année très difficile au sein du Goulag, marque le début des purges et des exécutions sommaires. Les autorités ont alors fait le choix d'éliminer beaucoup de politiques. Ce travail, elles ne l'ont pas fait elles-mêmes : elles l'ont délégué aux truands en échange de privilèges, comme une meilleure nourriture, le droit de ne pas aller travailler dans les mines, etc. Pendant ces purges, il semblerait qu'un véritable accord ait été passé par les deux parties. Selon les dires d'un médecin, dans le récit « À l'accueil »<sup>32</sup>, « [les droits-communs ont] achevé pas mal de cinquante-huit<sup>33</sup> à coups de bâton dans les fronts de taille<sup>34</sup> ». Et en 1938, lorsqu'un inspecteur de la section culturelle de la mine Partisan<sup>35</sup> s'adresse aux truands, c'est pour leur affirmer : « Ces gens [les

politiques] ont été envoyés ici pour être anéantis, et votre tâche [celle des truands] est de nous aider dans ce travail<sup>36</sup> ».

- 19 Même si cela paraît aberrant, les truands, ces hommes sans morale, sont beaucoup mieux considérés par le régime que les détenus politiques. Ainsi, si ces derniers sont officiellement des « ennemis du peuple » ; en revanche, les meurtriers, voleurs, prétendus « amis du peuple »<sup>37</sup> ont le privilège « d'être rééduqués [par les camps] au lieu de subir un châtement »<sup>38</sup>. Ce comportement des autorités, adopté lors de la Grande Purge (1937-1938), et ces déclarations ont fait de la vie des politiques un enfer<sup>39</sup>. Lorsqu'ils n'avaient pas à subir les caprices d'un chef, ils devaient veiller à ne pas contrarier un truand. Il est même possible, au regard de ce qui vient d'être exposé, de faire un amalgame entre le monde des truands et les représentants de l'État dans les camps. Le jugement porté par M. Heller abonde en ce sens ; selon lui,
- les droits-communs et la direction sont deux forces qui ont réussi à trouver leur place dans le monde concentrationnaire. Chacun est à l'aise. La direction est aussi cruelle, aussi impitoyable et aussi corrompue que les criminels<sup>40</sup>.
- 20 L'accord implicite entre le monde de la pègre et les autorités a eu trois avantages pour les représentants de la loi. Dans un premier temps, il a permis aux chefs du Goulag de ne pas trop se salir les mains. Officiellement, la direction des camps n'est pas responsable de la mort de nombreux politiques. De plus, l'intrusion de droits-communs dans le milieu des politiques a brisé tout élan de rébellion, de solidarité : la peur qu'ils suscitent a empêché toute réaction de leur part. Enfin, bien que Chalamov ne le mette pas en avant dans ses textes, cela a permis aux autorités de garder une mainmise, un contrôle sur le monde de la pègre, qui est finalement le milieu qui s'est le mieux organisé dans le camp. C'est ce qui ressort de l'épisode de la « guerre des chiennes », qui tire son nom d'un des deux clans qu'elle met aux prises, « les chiennes<sup>41</sup> », et qui débute après la Seconde Guerre mondiale. Pour beaucoup, dont Jacques Rossi<sup>42</sup>, les autorités ont fomenté cette guerre à dessein, afin de se débarrasser de nombreux truands. Cet exemple illustre le mode de fonctionnement du pouvoir des autorités dans les camps. Il montre que si la pègre a su tirer profit de certains avantages (en échange de services) au quotidien, au final, les autorités ont su briser le pouvoir de cette organisation lorsqu'elle est devenue trop présente.
- 21 Le plus terrible, en ce qui concerne les bourreaux des camps staliniens, est certainement le semblant de légalité par lequel les autorités couvrent leurs activités. En choisissant d'instaurer un climat de terreur sur tout le territoire soviétique, Staline laisse sciemment libre cours à tous les excès.
- 22 Officiellement, le personnel des camps ne fait qu'effectuer la tâche qui lui a été attribuée. Légalement et moralement, il combat des éléments jugés « socialement dangereux »<sup>43</sup>. Pourtant, ceux-ci sont fabriqués de toutes pièces par un jeu d'assimilation. Ce système très efficace a pour but de transformer un délit de droit commun en un délit politique. Avec humour, Chalamov explique ainsi comment le jeune Lionka, désireux d'aller à la pêche, avait dévissé les boulons d'une voie ferrée pour en faire des appâts. Il n'en a pas fallu plus au NKVD pour inculper le jeune homme de sabotage et l'envoyer dans les camps en tant que détenu politique. En gonflant les effectifs de détenus politiques, le gouvernement justifie les mesures répressives draconiennes qu'il instaure. C'est aussi un moyen certain de trouver des victimes toutes désignées.
- 23 L'un des plus grands bourreaux des camps est le dirigeant Garanine. En 1937, il instaure une véritable terreur dans les camps de la Kolyma, et ce afin d'y rétablir l'ordre. Tous ses actes sont cautionnés, approuvés par le régime. Cette purge, plus connue sous le nom de

« *garanichtchina* », fut aussi appelée « exécutions Garanine ». Chalamov la qualifie de « massacre des « ennemis du peuple », [de] massacre des « trotskistes » »<sup>44</sup>. Dans de nombreux récits, il évoque la lecture de longues listes de condamnés à mort, jour et nuit, toujours en fanfare. La sentence est toujours signée par Garanine, chef de la troïka<sup>45</sup>, puis exécutée sans enquête. Cet homme reste tristement célèbre dans l'univers concentrationnaire. D'après Jacques Rossi, en 1938, année que Chalamov nomme l'« année des fusillades »<sup>46</sup>, Garanine aurait envoyé plus de 25 000 détenus, pour la plupart des politiques et des réfractaires au travail, à la Serpentine<sup>47</sup>, afin de les y faire fusiller<sup>48</sup>. Chalamov confirme ces envois à la mort :

Les équipes diminuaient en nombre : sur la route menant à la « Serpentine », à la « mission », des fusillades venaient de la direction du Nord ; des camions défilaient jour et nuit – et s'en revenaient à vide<sup>49</sup>.

- 24 En plus des exécutions, Garanine a mis en place tout un système d'élimination des politiques par les droits-communs. Il a aussi donné de nombreuses libertés aux petits chefs et autres autorités, qui en ont largement fait usage. Cette période voit aussi la fin de certaines dispositions, jusque-là tolérées. Par exemple, les trotskistes « non-travailleurs »<sup>50</sup> de 1937, vivant « dans une baraque à part au milieu du camp des détenus qui n'était pas clôturé » et recevant quotidiennement leur ration de pain, faisaient tout cela très officiellement, et « n'importe quel prisonnier pouvait se joindre à eux ». Ces sept cents prisonniers, d'après Chalamov, ont tous disparu brusquement, à l'automne de 1937.
- 25 Par ailleurs, les détenus politiques sont, en règle générale, les parias des camps. Cette condamnation est considérée au camp comme un « sceau infamant et maudit »<sup>51</sup>. Pour de nombreux dirigeants, « ils ont ruiné le pays et veulent [la] perte [de tous] »<sup>52</sup>, et, en temps de guerre, sont assimilés à des fascistes. En règle générale, il faut rappeler que la majeure partie des politiques est constituée d'intellectuels, tel Chalamov. Une série de noms péjoratifs leur sont attribués, comme « Ivan Ivanovitch »<sup>53</sup>, appellation fréquente dans les *Récits de Kolyma* et qui exprime le mépris envers l'*intelligentsia*<sup>54</sup>, ou encore « asphalte trottoirovitch », « aubergine tomatovitch », « persil tomatovitch »<sup>55</sup>, « intello », etc. Dans un univers où le travail et la force physique sont au cœur des valeurs « morales », un intellectuel est considéré comme un parasite, un tire-au-flanc. Cette image de l'intellectuel explique pourquoi Chalamov se sent « l'objet d'une vengeance officiellement autorisée »<sup>56</sup>, uniquement « parce qu'[il est] un « Ivan Ivanovitch » ».
- 26 Ces « ennemis du peuple » n'en sont pas moins imaginaires. Selon Chalamov, il n'y a pas de politiques au camp. C'étaient des ennemis [...] inventés avec lesquels le gouvernement réglait ses comptes comme avec de véritables ennemis, qu'il fusillait, tuait et faisait mourir de faim. La faux mortelle de Staline fauchait tout le monde sans distinction, en nivelant suivant des répartitions [...]. Tous étaient des gens pris au hasard parmi les indifférents, les lâches, les bourgeois et même les bourreaux<sup>57</sup>.
- 27 Toujours est-il que certains politiques, pour échapper à leur destin, préfèrent commettre un crime relevant du domaine de droit commun : « [Le détenu politique] vole, [...] boit, il est même content quand il reçoit une peine de droit commun. »<sup>58</sup> » Cela leur permet de se fondre dans une masse censée échapper aux purges des politiques.
- 28 Le destin auquel ils veulent échapper est celui de « crevard » : le destin « normal » de tout politique est la mort. Au détour d'un texte, Chalamov ajoute : « Et qui, à Kolyma, n'a

jamais été ou ne sera jamais un crevard ? »<sup>59</sup> La Kolyma semble une machine à fabriquer des crevards, une machine à broyer les hommes.

- 29 Dans certains camps, la tension sociale est extrême. Un tel climat sert le pouvoir, et cela lui permet de garder une certaine mainmise sur ses « sujets ». Le quotidien des détenus se déroule donc entre violences et humiliations. À force de se faire battre, ils en tirent des leçons : ils assimilent

les procédés en vigueur dans les bagarres de prison. L'espace limité des cellules de prison, des wagons de transport et des baraques, avec leur promiscuité, a engendré des « procédés » pour saisir l'adversaire, le mordre, lui fracturer un membre<sup>60</sup>.

- 30 Tout comme dans la société soviétique, les autorités exercent sur leurs subalternes une certaine pression. Ces derniers, par zèle ou aussi peut-être par faiblesse, évacuent cette pression sur les détenus, par la violence. Leurs méthodes sont souvent cruelles et inhumaines. À plusieurs reprises, Chalamov relate les « envois sans le dernier » (le dernier détenu n'arrive pas) ou les « promenades mortelles »<sup>61</sup> du camp de Djelgala (un des nombreux camps de la Kolyma). En fait, ce camp étant construit au flanc d'une montagne, et les différents travaux se faisant dans la vallée, chaque matin, les prisonniers doivent rapidement descendre.

Sur la plate-forme située devant le poste de garde, deux surveillants saisiss[ent] tout réfractaire au travail par les mains et par les pieds, le balanc[ent] et le jet[tent] vers le bas. Le détenu roul[e] sur près de trois cents mètres. En bas, il y [a] un combattant pour le recevoir et, si le réfractaire ne se relèv[e] pas, n'avanc[e] pas sous les bourrades et les coups, on l'attach[e] à un travois et il [est] traîné par un cheval jusqu'au lieu de travail. Il y [a] plus d'un kilomètre pour arriver jusqu'au front de taille<sup>62</sup>.

- 31 Cependant, la violence n'est pas l'apanage du seul personnel du camp : les détenus se battent aussi entre eux. Les bagarres sont pour eux un moyen de retrouver une place hiérarchique qu'on ne leur accorde plus. Lors de la « pêche au vif » (ce jeu consiste à laisser en évidence un morceau de pain sur une table dans le but qu'un affamé le ramasse discrètement : ce geste est alors considéré comme un vol), les détenus qui frappent la malheureuse victime du piège se réjouissent de pouvoir affirmer leur semblant de moralité : « Chacun trouv[e] de son devoir de [la] frapper, de [la] punir pour son crime »<sup>63</sup>.
- 32 Cette violence latente n'épargne pas toujours les autorités. Cette fois-ci, ce sont les détenus qui tuent leur chef, leur bourreau. Ce phénomène est peu courant, mais se répand comme une épidémie.

L'assassinat est contagieux. Si on tue un chef d'équipe quelque part, on trouve sur-le-champ des imitateurs et les chefs d'équipe, eux, prennent des hommes pour veiller pendant leur sommeil, pour les protéger pendant qu'ils dorment. Mais tout cela ne sert à rien<sup>64</sup>.

- 33 Si, dans la société stalinienne, les réactions des travailleurs ne sont pas aussi extrêmes, les relations qu'ils entretiennent avec leurs supérieurs n'en sont pas pour autant meilleures. Le camp permet simplement la réalisation de pulsions qui existent aussi à l'extérieur.
- 34 Le nombre d'assassinats de chefs d'équipe est impressionnant. Il est en fait logique que ces hommes soient les premiers exposés à la vengeance des détenus. En effet, nommé par l'administration, le chef d'équipe fixe les pourcentages de la norme à réaliser et sert d'intermédiaire entre les organes de direction et les détenus travailleurs. Selon son comportement, une équipe peut obtenir plus ou moins de privilèges : bien souvent, elle lui doit sa mort ou sa survie. Si dans les *Récits de Kolyma* certains portraits de chefs d'équipe sont assez nuancés, dans un autre texte de Chalamov, inédit en France, apparaît

un type de chef d'équipe nettement vindicatif : il participe à l'élimination du crevard, en tant qu'

arme de la politique gouvernementale [et] instrument de l'extermination physique des ennemis politiques de l'État<sup>65</sup>.

35 Le chef d'équipe ne peut se permettre d'être trop clément avec ses travailleurs, sans quoi il serait accusé de complicité de sabotage : s'il est pour ainsi dire

le « père nourricier » de l'équipe, mais uniquement dans les limites fixées en haut lieu, [il] fait lui-même l'objet d'un contrôle sévère [...]. C'est pourquoi [il] s'engage dans une voie sûre et sans risque : extorquer ces mètres cubes aux crevards<sup>66</sup>.

36 Le premier chef est tué lorsque Andreïev (un des détenus) se chauffe près du feu. Il vient pour le chasser de cet endroit, mais à ce moment précis,

un homme se gliss[e] hors d'une fosse, une pince à la main. Il rattrap[e] le chef d'équipe et brandit sa pince. Le chef d'équipe tomb[e] face contre terre<sup>67</sup>.

37 Une autre fois, c'est une connaissance d'Andreïev, Kolka Joukov, qui tue à coups de hache Koroliou, un chef d'équipe odieux<sup>68</sup>.

38 Tous ces meurtres sont le reflet d'une certaine folie, d'une tension qui marque la relation à l'autre dans le camp.

39 L'univers concentrationnaire est tel qu'il est parfois difficile de qualifier un homme de bourreau. Un bourreau a-t-il des responsabilités ? Prend-il du plaisir en frappant, en humiliant sa victime ? La réponse à ces questions semble à ce point assez complexe. La violence des camps est telle que chacun se veut un peu le bourreau d'un autre. Certains agissent par plaisir, d'autres, et ceux-là sont peut-être moralement plus condamnables, par simple mimétisme. Prenons l'exemple du simple soldat d'escorte : il n'a rien à prouver à son supérieur, et ne tire aucun profit de sa sévérité à l'encontre des détenus. Malgré tout, il passe son temps à affirmer son autorité en les battant. Il agit ainsi parce qu'il sait qu'il ne sera jamais réprimandé, mais aussi parce que tous les autres font ainsi. Lorsque Chalamov est emmené à son second procès (en 1943), il est à bout de forces, ayant passé plusieurs mois à l'isolateur<sup>69</sup>, en mangeant très peu. Son escorte souhaite aller au cinéma, or, le détenu la retarde : les soldats vont rater la séance. Pour faire avancer le détenu plus vite, ils le battent alors « longtemps, avec application »<sup>70</sup>, ce que Chalamov rappelle à deux reprises.

40 Le système soviétique stalinien a ceci de particulier qu'il s'applique méthodiquement à éliminer tous ceux qui ont aidé de près ou de loin à sa mise en place. Schématiquement, on peut dire qu'en plusieurs étapes Staline pousse dans l'oubli la vieille garde communiste, gardienne de la mémoire léniniste, puis peu à peu presque tous ses collaborateurs. Il se retrouve ainsi seul à régner, ne devant plus rien à personne.

41 Ce schéma a été reproduit dans les camps. Les affaires qui y ont fait le plus de victimes se déroulent pendant les années 1937 et 1938, réputées les plus difficiles de l'histoire du Goulag. La première concerne

le chef du Dalstroï, celui qui avait inauguré la Kolyma des camps, Édouard Berzine, [...] fusillé comme espion japonais à la fin de l'année 1937.<sup>71</sup>

42 Berzine, rappelons-le, est celui qui fut appelé par Moscou pour fonder les camps de la Kolyma. Comme beaucoup, il a été broyé par la machine qu'il a aidé à mettre en place. Simplement, les répercussions se sont fait sentir sur toute la population de ces camps. Elles ont d'abord touché les « gens de l'entourage immédiat de Berzine »<sup>72</sup> pour ensuite menacer

des milliers de gens, détenus et travailleurs libres [...] : des directeurs de mine et des chefs de section ou de poste de camp, des propagandistes et des secrétaires de comité du parti, des chefs de groupe, des conducteurs de travaux, des starostes<sup>73</sup> et des chefs d'équipe<sup>74</sup>...

- 43 En somme, cette affaire a éclaboussé tous ceux qui avaient un minimum de pouvoir de décision au camp. En décidant de changer le directeur du camp, les dirigeants soviétiques ont aussi choisi de modifier tous les rouages de la machine, même si ces derniers étaient nombreux et innocents. Tous ces hommes, tombés pour avoir connu le « règne » de Berzine, ont été soit fusillés, soit arrêtés. Dans cette première vague de purges, les bourreaux de la première heure ont été condamnés, pour laisser finalement la place à des hommes sans doute encore plus dangereux.
- 44 Les camps constituent un cadre particulièrement propice aux bourreaux souhaitant faire carrière. Soljenitsyne voit dans l'univers concentrationnaire un microcosme de la société soviétique. Et les historiens relèvent que, à l'instar des détenus des camps, la société soviétique est « victime, mais aussi partie prenante de ce qui s'est passé »<sup>75</sup>. Le point commun de ces deux sociétés tient à ce que les hommes mettent en place des réseaux d'entraide, s'affrontent pour un peu de pouvoir et quelques privilèges, ou tentent tout simplement de survivre.
- 45 Au premier abord, il n'est pas aisé de comprendre comment fonctionnent les camps : entre lutte de pouvoir et corruption, difficile de distinguer le chef incontestable. En outre, beaucoup d'interrogations subsistent concernant les comportements sociaux « en jeu dans l'exercice de la violence »<sup>76</sup>. Le travail de mémoire effectué par des associations tel Mémorial<sup>77</sup> concerne essentiellement les victimes des camps. Quant aux exécutants et leurs méthodes, les seules bases de travail historiques demeurent les témoignages d'anciens détenus.
- 46 Les camps traduisent plusieurs réalités. Tout d'abord, ils sont une sorte de dépotoir, dans lequel on laisse croupir les éléments indésirables de la société. Ils constituent aussi un outil de menace pour le gouvernement : officiellement, on y envoie tous les opposants au régime. Officieusement, on y envoie un peu tout le monde. Les camps constituent aussi un « modèle d'organisation » : on est censé y inculquer les valeurs du socialisme. Le travail en fait partie. Plus largement, pour Jacques Rossi, les camps sont un laboratoire, dans lequel le gouvernement teste les mesures qu'il voudrait voir appliquées à tout le territoire. Indéfinissable, derrière ces définitions contradictoires, la Kolyma demeure une région maudite où les hommes vivent selon leurs propres lois, leurs propres valeurs.

---

## BIBLIOGRAPHIE

CHALAMOV Varlam, *Récits de Kolyma*, Paris, Fayard-La Découverte, 1986.

CHALAMOV Varlam, *Essais sur le monde du crime*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1993.

GETTY J. A., RITTERSPORN G.T., ZEMSKOV V., « Les victimes de la répression pénale dans l'URSS d'avant guerre », *Revue des études slaves*, LXV (4), année, pp. 631-663.

HELLER Michel, *La Machine et les rouages*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1985.

ROSSI Jacques, *Manuel du Goulag*, Paris, Le Cherche-Midi éditeur, coll. « Documents », 1997.

WERTH Nicolas, *Un État contre son peuple*, dans Stéphane COURTOIS *et alii*, *Le Livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1997.

Voir aussi le site de l'éditeur d'une nouvelle édition intégrale (1 800 p.) des *Récits* de Chalamov en français : <http://www.editionsverdier.fr/russie/auteurs/chalamov.htm>. Pour plus d'informations sur Mémorial et leurs travaux, voir le site de l'association en russe et partiellement en anglais : <http://www.memo.ru>.

## NOTES

- 1.\* Cette étude fait suite à la soutenance d'un mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine (spécialisation sur l'histoire de l'URSS) sur Varlam Chalamov, témoin de la Kolyma, université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, octobre 2001, 236 p. Mémoire effectué sous la direction de Marie-Pierre Rey.
2. Dès 1919, Félix Dzerjinski, fondateur de la Tcheka, la police politique du régime, définit les camps comme un lieu de rééducation, un lieu où le détenu apprend à bien travailler.
3. Goulag est l'abréviation en russe de *Glavnoe Oupravlenie Lagueri*, c'est-à-dire Direction générale des camps. Mais l'usage courant veut qu'il désigne les camps eux-mêmes (par catachrèse). Après 1956, selon Nicolas Werth, « l'enfermement reprit peu à peu la fonction régulatrice qu'il a dans chaque société, gardant toutefois dans l'URSS poststalinienne des spécificités propres à un système qui n'était pas celui de l'État de droit. » (« Un État contre son peuple », dans Stéphane Courtois *et alii*, *Le Livre noir du communisme. Crimes, terreur et répression*, Robert Laffont, 1997, p. 284).
4. À la mort de Lénine, Staline fait interdire ce testament qui le désignait comme un homme impropre à lui succéder.
5. Selon Nicolas Werth, *Un État contre son peuple*, *op. cit.*, p. 228, la production d'or extraite par les 138 000 détenus de la Kolyma s'élève à 48 tonnes, soit 35 % de la production soviétique cette année-là.
6. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, Paris, Fayard-La Découverte, 1986. Ses premiers livres de *Récits* seront refusés en URSS, en 1960, mais publiés à l'étranger, hors de son contrôle, sans droit d'auteur, ni respect de la composition des volumes.
7. Pour décrire les camps, Chalamov recourt fréquemment aux champs lexicaux de l'obscurité et du froid.
8. Selon Nicolas Werth, « la Grande Terreur [des années 36-38 devait] parachever, radicalement, l'élimination de tous les « éléments socialement dangereux », une notion aux contours très larges. Comme l'indiquait le code pénal, était reconnu socialement dangereux tout individu « ayant commis un acte dangereux pour la société, ou dont les rapports avec un milieu criminel ou l'activité passée présentent un danger ». » *Un État contre son peuple*, *op. cit.*, p. 224.
9. Selon les archives actuellement disponibles, pendant la Grande Purge, 681 692 détenus (soit 51 % des personnes condamnées en 1937-1938) furent exécutés dans les camps (Nicolas Werth, *Un État contre son peuple*, *op. cit.*, p. 213).
10. Mot créé à partir de l'abréviation officielle « z/k », c'est-à-dire détenu du canal (il s'agit du grand chantier du Belomorkanal, 1931-1933) en russe. Il est devenu courant pour désigner un détenu.

11. On rencontre dans les archives des camps de nombreux petits chefs qui en plus d'être colonels ou majors, avaient aussi le titre d'ingénieur. L'homme portait simplement une casquette civile et une autre militaire. Dans le cas présent, les dirigeants n'hésitent pas à aller chercher les malades au fond de leur lit pour les mettre dans les mines.
12. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, op. cit., « L'ingénieur Kisselev », p. 172.
13. *Id.*, *ibid.*, p. 172.
14. Cet événement intervient pendant la Seconde Guerre mondiale. L'Union soviétique a alors besoin de tous les bras disponibles dans les camps pour extraire l'or qui servira, entre autres choses, à financer la production d'armes.
15. *Id.*, *ibid.*, « Une rafle », p. 877.
16. *Id.*, *ibid.*, « Le virtuose de la pelle », p. 786.
17. *Id.*, *ibid.*, « Le chef de la direction politique », p. 1068.
18. *Id.*, *ibid.*, « La femme dans l'univers des truands », p. 655.
19. Selon Nicolas Werth, *Un État contre son peuple*, op. cit., 1 575 000 personnes furent arrêtées en 1937-1938.
20. On peut déjà désigner l'inculpé comme coupable, car si l'URSS, durant la période stalinienne, affiche un respect formel des droits, la technique d'extorsion des aveux fabrique des coupables.
21. Ces purges qui durent dans les camps jusqu'en 1938 sont en fait la répercussion directe des purges qui ont lieu sur tout le territoire soviétique dès 1936, année des premiers grands procès de Moscou. Elles frappent les petites sociétés reconstituées dans les camps autour des chefs, et qui reposent pour la plupart sur la base du clientélisme. Bien souvent, ces chefs ont aussi à leur service des détenus.
22. Nicolas Werth, *Un État contre son peuple*, op. cit., p. 228.
23. Cette affirmation a été vérifiée à de nombreuses reprises par de solides témoignages.
24. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « La vie de l'ingénieur Kipreiev », op. cit., p. 633.
25. *Id.*, *ibid.*, p. 633.
26. Commissariat du peuple à l'Intérieur. Il existe de 1917 à 1930, puis de 1934 à 1946.
27. *Id.*, *ibid.*, p. 634.
28. Andreïev, un des personnages des *Récits de Kolyma*, est un détenu.
29. L'enquêteur-instructeur, qui prend ici plaisir à décrire des conditions de détention idéales, s'adresse à un homme affaibli et malade, qui a déjà passé six ans dans les camps.
30. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « Mon procès », p. 1031.
31. Michel Heller, *La Machine et les rouages*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1985, p. 226.
32. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, op. cit., op. cit., p. 579.
33. On appelle « cinquante-huit » les détenus condamnés d'après cet article du code pénal. L'article 58 définit les crimes contre-révolutionnaires (espionnage, fuite à l'étranger, non délation, insurrection, sabotage, propagande, etc.). Il ne définit pas moins de quatorze cas.
34. Le front de taille est le lieu de travail des détenus. C'est l'endroit où ils creusent (pour extraire des minerais, pour installer des canalisations, établir les fondations d'un baraquement, construire un canal, etc.).
35. Nom d'une mine de la Kolyma dans laquelle travaillaient les détenus de la région.
36. Varlam Chalamov, *Essais sur le monde du crime*, « Sang de filou », Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1993.
37. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « Oraison funèbre », op. cit., p. 147.
38. *Ibid.* Reprise, sur l'autre versant, de l'image gorkienne du monde du crime, celle qui légitime la rééducation par le régime du criminel de la société pré-soviétique.

39. L'univers des camps est désigné par Chalamov comme l'enfer. Son récit d'arrivée au camp a pour titre « Quai de l'enfer ».
40. Michel Heller, *La Machine et les rouages*, *op. cit.*, pp. 228-229.
41. En général, on utilisait le mot « chiennes » ou « souka » en russe pour désigner un traître, un gars vendu aux autorités du camp (à cause de son sens premier de « pute »). Ici, le mot désigne une certaine catégorie de truands : ceux qui acceptèrent de se mettre hors « la loi » régissant le monde de la pègre et commirent les pires crimes, en acceptant de travailler. Appliquant la formule de Lénine selon qui « le monde criminel se détruirait lui-même », les autorités déclenchèrent une guerre sanglante, entamée après la Seconde Guerre mondiale, qui dura environ dix ans et fit des milliers de morts. Cette « guerre des chiennes » opposa les droits-communs revenus du front (« les chiennes », qui décident d'obéir aux autorités en travaillant dans les camps) et les autres, demeurés fidèles aux lois du milieu. On prétend que cette guerre fut même un des motifs du rétablissement de la peine de mort par Staline.
42. Le futur auteur du *Manuel du Goulag* (Le Cherche-Midi éditeur, 1997) purge sa peine de politique de 1937 à 1956.
43. Cf. la note n° 5.
44. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « Comment tout a commencé », *op. cit.*, p. 164.
45. La troïka est un tribunal mandaté par la Guépéou, prononçant son verdict en l'absence de l'inculpé. Les condamnations peuvent aller jusqu'à la peine de mort. Les troïkas fonctionnent de 1918 à 1934 et de 1936 à 1953. Selon Jacques Rossi, les troïkas étaient composées, à l'origine, par le secrétaire du comité régional du Parti, le président du comité exécutif régional, et le président de la Tcheka régionale. Après la Grande Purge, les troïkas ne se composent plus que de tchékistes.
46. *Id.*, *ibid.*, « Bogdanov », p. 811.
47. La Serpentine est une prison célèbre de la région de la Kolyma. Elle est réputée pour ses conditions de détention très dures et les nombreuses exécutions qui y ont eu lieu.
48. Le taux de mortalité augmente brusquement en 1938 dans les camps de tout le territoire. Selon Getty et Rittersporn, il passe de 31 pour 1 000 en 1937 à 91 pour 1 000 en 1938.
49. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « Deux rencontres », *op. cit.*, p. 763.
50. *Id.*, *ibid.*, « Comment tout a commencé », p. 160.
51. *Id.*, *ibid.*, « L'ingénieur Kisselev », *op. cit.*, p. 177.
52. *Id.*, *ibid.*, « Le virtuose de la pelle », *op. cit.*, p. 798.
53. « Ivan Ivanovitch » désigne le personnage type de l'intellectuel. Un sobriquet ambigu, tantôt respectueux, tantôt dépréciatif.
54. Mot russe qui désignait, sous la Russie tsariste, la classe des intellectuels.
55. Ces expressions, impossibles à retranscrire clairement en français, sont des approximations de l'argot du Goulag, rendues par Jacques Rossi. Ces termes imagés expriment le mépris.
56. Archives inédites, source confidentielle, 1972.
57. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « L'ingénieur Kisselev », *op. cit.*, pp. 177-178.
58. *Id.*, *op. cit.*, p. 177.
59. *Id.*, *ibid.*, « La vie de l'ingénieur Kipreiev », *op. cit.*, p. 637.
60. *Id.*, *ibid.*, « La taïga dorée », *op. cit.*, p. 382.
61. *Id.*, *ibid.*, « La ville sur la montagne », p. 1073 ; « L'amour du capitaine Tolly », pp. 443-444 ; « Mon procès », p. 1028.
62. *Id.*, *ibid.*, « La ville sur la montagne », p. 1073.

63. *Id, op. cit.*, p. 1078.
64. *Id., ibid.*, « Mai », p. 835.
65. Archives inédites, source confidentielle, 1970-71.
66. Archives inédites, source confidentielle, 1970-71.
67. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, « Mai », pp. 835-836.
68. *Id, op. cit.*, p. 831.
69. Le mot est identique en russe. C'est le cachot du camp. Le sol de l'isolateur est souvent fait de glace dans le Grand-Nord. Le détenu y passe ses journées en linge de corps. Ses vêtements lui sont rendus la nuit. La cellule est très étroite, la plafond très bas. Selon Chalamov, beaucoup de détenus ne se sont jamais remis de leur passage à l'isolateur. Une humidité constante, des températures extrêmes et un régime draconien ont eu définitivement raison de la santé de ces zeks.
70. *Id., ibid.*, « Mon procès », p. 1035.
71. *Id., ibid.*, « Comment tout a commencé », p. 163.
72. *Id., op. cit.*, p. 164.
73. Le staroste est un détenu élu par les autres détenus pour les représenter. Cette tradition héritée du bagne tsariste a aussi été étendue aux camps. Elle est d'abord tolérée par les autorités soviétiques, puis entièrement contrôlée. Dans les années trente, l'élection d'un staroste doit être sanctionnée par l'administration. Après la Grande Purge, le staroste est désigné par l'administration. Cette fonction est ensuite supprimée pour laisser place à celle de responsable de cellule.
74. *Ibid.*
75. Nicolas Werth, *Un État contre son peuple*, *op. cit.*, p. 295.
76. *Id., ibid.*
77. L'association Mémorial, fondée à la fin des années quatre-vingt, réalise un travail de mémoire concernant les répressions stalinienne. Son premier président est le dissident Andreï Sakharov. Le groupe possède des antennes dans toute la Russie. Depuis quelques années, Mémorial a élargi son champ de travail et s'est adapté aux besoins de la société russe : observation en Tchétchénie, droits de l'homme, aide aux pauvres...

---

## RÉSUMÉS

Les camps soviétiques constituent un terrain idéal pour l'étude de la figure du bourreau. Varlam Chalamov en a observé plus d'un pendant sa longue détention. La diversité des portraits qu'il en trace surprend son lecteur : le bourreau est tantôt un détenu, tantôt un membre du personnel des camps ; il agit soit par plaisir, soit par conviction, à moins qu'il ne se laisse simplement contaminer par la violence qui règne dans les camps. Certains témoignages ont aussi clairement souligné l'utilisation, par les autorités, des détenus de droit commun comme bras armé lors des purges internes au Goulag. L'horreur des camps ne se résume pas aux conditions de détention – travail, nourriture, climat, nourriture, etc. Chalamov, même libre, ne sait comment survivre à ce qu'il a vu. Marqué par cette expérience révélatrice, selon lui, de la cruauté des hommes, il condamne tous ceux qui ont aidé à la mise en place de ce système\*<sup>1</sup>.

Executioners

### Varlam Chalamov, a witness to Gulag torturers

Soviet camps represent an ideal field to study the torturer figure. Varlam Chalamov got to observe quite a few of them during his protracted detention. The portraits he drew are astonishingly varied : the torturer is sometimes a prisoner, sometimes a part of the camps personnel ; he acts, either because he enjoys it, either by conviction, unless he just lets himself be contaminated by the camps violence. Some statements also clearly emphasised the fact that the authorities used common law prisoners as executants during the Gulag inner purges. The camps horror does not only amount to detention conditions : work, food, atmosphere, etc. Even though he is now free, Chalamov cannot outlive what he has seen. He remains deeply impressed by this experience which reveals, in his view, the cruelty of mankind, and he condemns all those who helped set up the system.

## AUTEUR

### ELENA PAVEL

Elena Pavel, née en 1979, fait partie du comité de rédaction de *Regard sur l'Est* ([regard-est.com](http://regard-est.com)). Elle prépare actuellement un DEA d'histoire au centre Pierre-Renouvin (Paris I) sur « Varlam Chalamov et les camps de la Kolyma », sous la direction de Marie-Pierre Rey. À Moscou, elle effectue des recherches au sein de l'association Mémorial et dans divers centres d'archives. [Lume\(at\)mageos.com](mailto:Lume(at)mageos.com)